



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

## À contre-courant de l'idéologie de l'époque – les visages de l'antisoviétisme dans les journaux d'Eugène Ionesco

**Halina Chmiel-Bożek**

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne  
halina.chmiel-bozek@up.krakow.pl

### Résumé

La littérature consacrée à l'œuvre de Ionesco englobe rarement l'analyse des idées politiques et sociales du dramaturge. Ce dernier est perçu comme un adversaire acharné de l'engagement politique dans la littérature. Cependant, dans ses journaux, surtout dans *Présent passé. Passé présent* publié en 1968, à contre-courant de l'ambiance générale, Ionesco critique ouvertement le régime totalitaire de l'URSS, ainsi que l'attitude de certains intellectuels de gauche en France, avec Sartre en tête, lesquels sont fascinés par la Russie soviétique. L'analyse des notes du dramaturge permet de constater qu'il reproche aux français l'aveuglement, la mauvaise foi et même la bêtise. Selon Ionesco, le milieu intellectuel de gauche, en Europe occidentale, ne comprend guère la situation tragique de leurs collègues de l'Est qui vivent dans un pays où sévit une tyrannie, appuyée sur une philosophie erronée et mensongère.

**Mots-clés** : Ionesco, journaux, antisoviétisme, intellectuels de gauche, mensonge communiste

### Against the ideology of the age - the faces of anti-Sovietism in Eugène Ionesco's journals

### Abstract

The literature focusing on the work of Ionesco hardly ever covers the analysis of the social and political ideas of the playwright. He is perceived as a fierce opponent of the political engagement of literature. However, in his journals, particularly *Présent passé. Passé présent*, published in 1968 in opposition to the general mood, Ionesco openly criticizes the totalitarian regime of the USSR as well as the attitude of several leftist intellectuals in France, with Sartre at the forefront, who are fascinated in Soviet Russia. The analyses of the playwright's notes shows that he accuses the French of being blind, having ill faith, or even - of being stupid. According to Ionesco, the leftist intellectual environment in Western Europe does not understand the tragic situation of their colleagues from the East who live in a country ruled by tyrants and based on false, deceitful philosophy.

**Keywords**: Ionesco, journals, anti-Sovietism, left-wing intellectuals, communist lie

## Introduction

Eugène Ionesco est perçu comme un auteur apolitique qui critique ouvertement toutes les manifestations de l'engagement des hommes de lettres : « Tous les auteurs engagés veulent vous violer, c'est-à-dire vous convaincre, vous recruter », écrit-il dans son *Journal en miettes* (Ionesco, 1967 : 25). Si ses notes reflètent parfois un point de vue idéologique, lié à son époque, étant donné son vécu dans la Roumanie des années trente du XX<sup>e</sup> siècle (Laignel-Lavastine, 2002), on souligne surtout son attitude et son engagement antifasciste. Cependant, Ionesco répète avec obstination qu'il ne veut pas se laisser prendre au piège d'une quelconque idéologie. L'auteur de *La Leçon* désire survoler son temps pour ne pas être amalgamé à des doctrines douteuses, éphémères et transitoires. Selon lui, l'art doit se concentrer sur la quête de la transcendance, qui est atemporelle. Dans son journal nous lisons : « Notre époque est une époque déchuée, parce que, à la préoccupation de l'absolu s'est substitué le problème politique, la fureur politique » (Ionesco, 1968 : 64). Quelles que soient ses affirmations, dans ses publications des années soixante, principalement dans le journal *Présent passé. Passé présent*, où les fragments écrits par Ionesco encore en Roumanie en 1940 sont complétés par ses notes qui datent de l'année 1967, nous trouvons de nombreux extraits qui, bien qu'ils ne témoignent pas de son propre engagement politique, montrent que le dramaturge s'intéresse fortement à l'actualité. Dans les années soixante, c'est le visage antisoviétique d'Eugène Ionesco qui se révèle à travers ses écrits. Analysons donc les manifestations de cette attitude qui ne s'inscrit nullement dans l'idéologie de l'époque.

### 1. L'ambiance de l'époque

Après la seconde guerre mondiale, la division de l'Europe en deux blocs opposés, sanctionnée par la guerre froide, a un fort impact sur la vie intellectuelle et politique en France. Rappelons qu'après la libération, vue l'expérience liée au régime de Vichy, la droite française paraît discréditée, tandis que le Parti communiste français (PCF) triomphe. Comme l'écrit Denis « on oublie [...] les purges staliniennes des années trente et le Pacte germano-soviétique » (Denis, 2000 : 263). Aux élections législatives en 1946, le PCF, profitant du prestige de l'URSS, obtient presque 30% des suffrages. Dans ces circonstances, la doctrine de Sartre de « la nécessité du choix » (Denis, 2000 : 262) paraît tout à fait justifiée. C'est pourquoi beaucoup de figures intellectuelles notables rejoignent le PCF<sup>1</sup>. Il semble, par conséquent, que l'époque de la littérature gratuite soit terminée.

Dans cette ambiance où le PCF jouit d'une aura exceptionnelle, en attirant de plus en plus d'artistes, l'attitude de Ionesco est à l'opposé. L'auteur de *La Cantatrice*

*chauve* n'a pas d'illusion. Il voit que la majorité des intellectuels français posent un regard occidental différent vers l'Est et jugent la réalité observée d'un tout autre œil. Sur les pages de son journal, le dramaturge avoue :

*Aujourd'hui : ainsi, en 1935 comme en 1967, on demandait aux écrivains qu'ils fussent engagés et qu'ils fussent dans le sens de l'Histoire, dans le sens de la marche ; le chantage utilisé par les fascistes ; qui eux aussi étaient dans le sens de la marche de l'Histoire, le même chantage est utilisé aujourd'hui par les communistes, les soviétiques, les gauchards. Les révolutionnaires d'aujourd'hui, les meneurs, les agitateurs, la « libido dominandi » d'aujourd'hui n'est différente que par la doctrine, celle-ci n'étant que le masque, la mystification de la même « libido dominandi » fondamentale (Ionesco, 1968 : 71).*

Dans *Présent passé. Passé présent*, nous trouvons des notes écrites en 1940 auxquelles, dans les années soixante, le dramaturge ajoute seulement des commentaires. Ionesco souligne les ressemblances entre les deux situations : « À ce moment, je parlais de la mentalité fasciste et des Gardes de fer et de leur collectivisme. Aujourd'hui, cela s'appliquerait aux marxistes et aux sociétés marxistes » (Ionesco, 1968 : 116).

## 2. Les péchés de l'URSS

Contrairement à la majorité des intellectuels français de la période d'après guerre, Ionesco n'oublie pas si vite tous les péchés de la Russie stalinienne et poststalinienne. Parfois ses allégations envers la Russie remontent à bien plus loin encore. Ionesco accuse, entre autres, les russes du massacre d'un grand nombre de Juifs et de la destruction de toute la culture juive. Selon le dramaturge l'ancien antisémitisme persiste même dans les années soixante, en se cachant « sous le nom d'anti-sionisme » (Ionesco, 1968 : 157). Ionesco revient également sur l'histoire difficile du pays de son père, divisé en deux camps pendant la seconde guerre mondiale, en se rappelant des dilemmes auxquels, à l'époque, il avait dû faire face. Dans son journal nous lisons : « Mourir pour le nazisme, ce serait insensé. Combattre pour Staline, et pour l'impérialisme russe ? Ce serait tout aussi bête » (Ionesco, 1968 : 264). Sur les pages de ses journaux nous trouvons également des extraits dans lesquels le dramaturge décrit comment la Russie a indûment annexé la Bessarabie. À ce propos Ionesco se pose des questions rhétoriques : « Comment faire la guerre à côté des Allemands ? Comment la faire à côté des Russes qui avaient pris la moitié des provinces moldaves appartenant aux Roumains » (Ionesco, 1968 : 84). Il évoque également la « débandade des russes pilleurs » (Ionesco, 1968 : 184) qui semaient la terreur en Moldavie, en s'emparant, avec avidité, des biens trouvés et

en causant des dommages terribles. Il rappelle également la férocité des russes, ces « mystiques de la cruauté » (Ionesco, 1968 : 77).

L'image de l'URSS qui se dégage à travers les notes du dramaturge n'est donc pas enthousiaste. Bien au contraire, l'auteur de *La Cantatrice chauve* compare souvent la tyrannie nazie à celle des soviétiques : « je hais le cosmos fasciste, je n'aime et je n'admire point le cosmos communiste » (Ionesco, 1968 : 67), écrit-il et ajoute : « Dans cette tentative actuelle de dépersonnalisation, dans ce goût de la collectivité où on veut noyer l'homme dans la nation, dans la société, dans la race, je vois les conséquences, les fruits aussi bien du totalitarisme communiste que du totalitarisme des quelques nazismes » (Ionesco, 1968 : 166).

Ajoutons que Ionesco ne croit pas non plus à la révolution russe : « La révolution ? Je n'y crois plus depuis que Staline a livré à Hitler les communistes allemands réfugiés en Russie » (Ionesco, 1968 : 265), écrit-il. Dans *Présent passé. Passé présent*, nous trouvons plusieurs paragraphes où le dramaturge cite les faiblesses et les erreurs ou même les crimes commis au nom de la révolution. À titre d'exemple citons l'extrait suivant :

*Bientôt nous allons fêter cinquante ans de révolution russe. Cette révolution voulait être une libération d'une société meilleure. Ce furent cinquante années de catastrophes, de guerres, de crimes, de tyrannie, de malheur, jamais un mouvement qui voulait désaliéner l'humanité ne l'a aliénée davantage. En fait, ce ne sont pas cinquante années de révolution que nous allons fêter, mais la naissance et l'épanouissement d'une énorme puissance impérialiste* (Ionesco, 1968 : 134).

D'ailleurs Ionesco ne croit à aucune révolution, même celle qui a lieu dans les années soixante :

*Nous le voyons aussi de nos jours, en 1967, comme du temps de Savonarole, aujourd'hui où sévissent les interdictions ; les révolutions modernes, avec leurs fausses religions, sont comme les révolutions chrétiennes qui détruisent les cultures païennes, elles sont comme la foi musulmane qui détruisait Byzance et les monuments d'Athènes. Toutes les révolutions détruisent les bibliothèques d'Alexandrie* (Ionesco, 1968 : 65).

Ionesco avoue ouvertement qu'en prétendant construire le paradis terrestre, les révolutionnaires ont contribué à créer une nouvelle tyrannie, un monde « conduit par des adjudants en délire » (Ionesco, 1968 : 111). Selon lui les slogans révolutionnaires, répétés lors des réunions solennelles reflètent le plus haut niveau d'hypocrisie, car ils servent, avant tout, de justifications aux meurtres, commis au nom de la « nécessité historique » (Ionesco, 1967 : 58).

Pour conclure cette étape de notre analyse, citons encore un extrait très significatif, tiré de *Présent passé. Passé présent* où le dramaturge accuse de front les Russes : « On ne peut en vouloir au socialisme, mais on ne peut pas pardonner aux Russes de l'avoir défiguré et détourné » (Ionesco, 1968 : 267). Dans *Journal en miettes* nous trouvons un autre extrait qui récapitule de manière univoque l'attitude antisoviétique de Ionesco. Le dramaturge écrit : « Je ne suis pas contre l'idée socialiste, je suis contre ce que l'on en a fait ; ce que les Russes en ont fait : la faillite socialiste est due uniquement à eux. On ne confie pas la réalisation du socialisme à un peuple héréditairement taré par la tyrannie » (Ionesco, 1967 : 171).

### 3. La philosophie erronée

Malgré le fait que, d'après Ionesco, ce soient les Russes qui par leur nature et tempérament portent la responsabilité de la défiguration des idées socialistes, la pensée socialiste et marxiste, lui paraît, en général, peu cohérente, voire aberrante et contradictoire. D'ailleurs, selon le dramaturge, ces doctrines ne sont ni originales ni révélatrices :

*Le marxisme est en somme une morale et une religion, ou une métaphysique, ou une mythologie. Enoncer que l'on veut empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme, qu'il est « mal » de le faire, est une pensée morale. C'est même une morale petite-bourgeoise. C'est même de la morale chrétienne. C'est-à-dire de la morale juive* (Ionesco, 1968 : 82), écrit-il.

D'après l'auteur de *La Leçon*, dans le socialisme on peut retrouver beaucoup de mythes de l'Ancien Testament, tels que, par exemple, le mythe de la cité idéale, du progrès, ou du paradis perdu. Les Soviétiques sont persuadés qu'un jour, après plusieurs phases de souffrance et de purification, l'homme retrouvera ce paradis. Dans le journal ionescien nous trouvons des opinions concernant le communisme, qui selon Ionesco « ne peut être compris sans le mythe du paradis » (Ionesco, 1968 : 229).

Pourtant le communisme, comme d'ailleurs les idées socialistes et marxistes, malgré leurs nobles objectifs consistant à libérer et transfigurer le monde, finissent, selon Ionesco, par un échec douloureux et tragique. Le dramaturge souligne que la pensée marxiste échoue non seulement du point de vue social ; elle est très conflictuelle, en prônant « la guerre finale, la catastrophe mondiale, le bouleversement » (Ionesco, 1968 : 174). Ionesco cite également Lénine qui disait que « l'Histoire est rusée » (Ionesco, 1968 : 134). Selon le dramaturge les paroles léniniennes signifient qu'à un moment donné, le révolutionnaire s'aperçoit qu'il n'est pas le maître de l'histoire, que le cours de l'histoire lui échappe, que ses idées ne se réalisent pas ou sont altérées ; qu'à vrai dire, il n'a pas fait ce qu'il avait voulu faire.

Parmi les causes de cette faillite de la pensée socialiste, marxiste et communiste, Ionesco met en avant la nature humaine. Selon le dramaturge, Marx s'est tout simplement trompé car « la jalousie et l'orgueil, autant que la faim, autant que les nécessités économiques sont les forces passionnelles qui expliquent les actions humaines » (Ionesco, 1967 : 60). L'homme est méchant de nature. Ionesco est persuadé qu'aucune autre espèce animale ne se déteste autant elle-même, « autrement, les choses s'arrangeraient facilement, personne n'exploiterait personne, nous nous ferions toutes les concessions, tout le monde aimerait servir tout le monde, il n'y aurait ni maître ni serviteur », avoue-t-il (Ionesco, 1968 : 113). Les révolutionnaires ont donc tort en pensant que l'humanité peut être sauvée après les guerres, les dictatures et la terreur nécessaire. L'homme est une créature déchue qui ne peut pas retrouver le paradis sur terre, l'homme est condamné à l'échec. Toutes les révolutions, tous les bouleversements sociaux et politiques ne sont que, selon Ionesco, le signe de l'impuissance de l'homme.

Ionesco rappelle aussi que dans les pays socialistes, le nouveau pouvoir a pris aux riches tout ce qu'ils possédaient. Pourtant, au lieu d'un monde heureux et juste, on a créé un monde où la haine perdure. Dans les pays de l'Est, surtout en Russie soviétique, on hait et on persécute ceux qui ont « une origine sociale malsaine » (Ionesco, 1967 : 59). En caractérisant l'attitude des communistes envers la question de l'argent, Ionesco constate ironiquement qu'il n'a jamais rencontré un communiste pauvre. Tous les communistes qu'il connaît sont riches (Ionesco, 1968 : 112), ce qui de nouveau dévoile l'hypocrisie des progressistes de gauche.

Enfin, selon Ionesco toute cette philosophie sociale est mensongère car elle n'est qu'un prétexte sur le chemin qui mène au pouvoir. Elle s'appuie sur la tromperie volontaire et tout à fait consciente, ce qu'Alain Besançon appellera plus tard le « mensonge communiste » (Besançon, 2009 : 20). Dans *Présent passé. Passé présent* nous lisons :

*Regardez-les ; écoutez-les : ils ne se vengent pas, ils punissent. Ils ne tuent pas, ils se défendent : la défense est légitime. Ils ne haïssent pas, ils ne persécutent pas, ils rendent justice. Ils ne veulent pas conquérir ni dominer, ils veulent organiser le monde. Ils ne veulent pas chasser les tyrans pour prendre leur place, ils veulent établir l'ordre vrai. Ils ne font que de saintes guerres. Ils ont les mains pleines de sang, ils sont hideux, ils sont féroces, ils ont des têtes d'animaux, ils s'enfoncent dans la boue, ils hurlent (Ionesco, 1968 : 75).*

#### 4. L'aveuglement des intellectuels français

Selon Ionesco, ce sont avant tout les intellectuels français de gauche qui sont responsables de cet état de choses et de conscience. Le dramaturge les accuse de naïveté, parfois d'hypocrisie, de mauvaise foi, d'aveuglement et enfin de bêtise : « Pas un intellectuel français n'accepterait de vivre une semaine sous les ordres des dirigeants chinois ou dans la Russie stalinienne ou poststalinienne. La tyrannie est aujourd'hui à gauche » (Ionesco, 1968 : 267). D'ailleurs cet aveuglement ne concerne pas seulement les intellectuels français. Dans *Présent passé. Passé présent* Ionesco décrit une rencontre avec un journaliste anglo-irlandais qui, selon le dramaturge, ne comprend rien à la situation politique de l'époque. Bien que ce dernier avoue qu'il veut parler avec Ionesco de la tyrannie qui règne dans le monde, il ne parle pas de la Russie soviétique, ni même du Portugal, mais « de la tyrannie qui sévit en Angleterre ou en France, des persécutions qui règnent dans ces pays » (Ionesco, 1968 : 112). Pour l'auteur de *La Cantatrice chauve*, cette attitude est tout à fait incompréhensible et inexplicable.

Ionesco décrit aussi la tragédie des intellectuels de l'Est qui, avides de liberté, réussissent à venir en France où ils sont totalement incompris : « comment, leur dit-on, vous vous êtes débarrassés du capitalisme, vous vivez dans un pays socialiste, et vous vous plaignez », disent leurs collègues français (Ionesco, 1968 : 256). Les nouveaux-venus de l'Est sont étonnés ou plutôt désespérés par l'attitude de certains intellectuels de l'Occident. Comme l'écrit Ionesco, les immigrants de l'Est sont parfois dénoncés par « les gauchistes de Paris qui ne pourraient vivre une semaine dans les pays où sévissent les nouvelles tyrannies » (Ionesco, 1968 : 256).

En plus, Ionesco ne comprend pas pourquoi les intellectuels français ne protestent pas lorsqu'on arrête, emprisonne et juge des écrivains soviétiques pour « délit d'opinion » (Ionesco, 1968 : 267). Le dramaturge rappelle que les intellectuels occidentaux ne cessent de répéter que la liberté, la générosité, le progrès, sont à gauche. Ionesco ne partage pas du tout cette opinion. Celui-ci écrit :

*...de cette façon, on donne conscience aux ennemis de la liberté, de la générosité, de l'amour, de la sympathie humaine, on donne bonne conscience aux membres inconscients du jury du prix Nobel qui, après avoir donné le prix au grand héros Pasternak, ont osé, par la suite, le donner au valet des dictatures : Choukhov ou à Sartre, l'avocat des tyrannies, qui se dissimulent sous le masque des sentiments « nobles » » (Ionesco, 1968 : 268).*

Ionesco ne comprend pas les arguments des intellectuels français de gauche, d'ailleurs il ne veut pas les comprendre, ou plutôt leur raisonnement ne peut pas le convaincre. Selon le dramaturge, les gens qui n'ont pas connu de leur propre

expérience tous ces abus du pouvoir, que leurs collègues de l'Est vivent tous les jours, et qui peuvent présenter librement leurs idées, sans aucun danger et en toute liberté, sont comme atteints de myopie, voire même d'aveuglement. Dans le journal ionescien nous lisons :

*Au dernier congrès international des écrivains, à Moscou, les « écrivains » russes qui parlaient le plus fort, ou qui parlaient tout simplement, étaient des généraux, en uniforme, ou des amiraux, des gendarmes. On souhaiterait presque que des adjudants en uniforme disent puissamment leur mot, appuyés de coups de poing sur la table à toutes les réunions des écrivains français ou anglais. Pour leur apprendre à vivre (Ionesco, 1968 : 257).*

## 5. La polémique avec Sartre

La figure de Jean-Paul Sartre domine dans la vie intellectuelle française les lendemains de la seconde guerre mondiale. Sa pensée philosophique et sa conception de la littérature engagée s'installent pour longtemps dans la conscience des penseurs et des hommes de lettres. Sartre ne cache pas ses sympathies politiques. À titre d'exemple rappelons que dans l'entretien avec Alain Bosquet, il parle de lui-même en tant que sympathisant de gauche qui évolue vers « un trotskisme éclairé : un trotskisme de la révolution permanente sans effusion de sang [...], un prolétarisme qui sache se saborder aussitôt que ses dirigeants deviendraient trop populaires. Saint-Just sans la mort violente ou Robespierre sans la guillotine » (Bosquet, 1990 : 241). Bien que comme l'écrit Denis « Sartre a sans doute été l'intellectuel le plus important et le plus écouté » (Denis, 2000 : 259) du XX<sup>e</sup> siècle, Ionesco ne partage pas ses opinions. Pour lui, Sartre n'est qu'un « faux philosophe » (Ionesco, 1967 : 129). Il est difficile d'être surpris par cette attitude du dramaturge, étant donné, par exemple, le fait qu'après le retour de Sartre d'URSS en 1954, l'auteur de *L'Être et le Néant* constate que « la liberté de critique est totale en URSS [...], le citoyen soviétique améliore sans cesse sa condition au sein d'une société en progression continuelle »<sup>2</sup>. D'ailleurs durant sa carrière Sartre publie plusieurs articles soutenant l'URSS et la doctrine politique de ce pays. Les plus évocateurs ont été publiés dans deux volumes - *Situations VI* et *Situations VII* - avec le sous-titre significatif *Problèmes du marxisme*. Dans l'un des essais, le philosophe se pose, par exemple, la question si la France est un pays démocratique : « je le veux bien, mais quand j'en cherche des preuves, je m'aperçois qu'elles reposent toutes sur le témoignage d'autrui », écrit-il (Sartre, 1964 : 69).

Ionesco, qui en général se méfie des mensonges politiques, est indigné et dégoûté par l'attitude sartrienne ; « rien ne me paraît plus tristement stupide », écrit-il (Ionesco, 1968 : 64). Enfin il constate ouvertement :



*L'aveuglement des occidentaux m'avait douloureusement surpris. Cela ne m'étonne plus, cela m'effraie depuis que je sais, depuis que j'ai compris que « l'aveuglement » est volontaire. L'entêtement de Sartre, par exemple, ne peut être imputé à lui seul. Il reflète la mentalité du petit-bourgeois affectivement vicié et mentalement bien sûr aussi. Le petit bourgeois « révolutionnaire » par haine de soi-même et des autres petits bourgeois. Par peur aussi des révolutionnaires. Aveuglement, mensonge, mauvaise foi. Les intellectuels français de ce genre sont détestés et méprisés par tous les intellectuels véritablement progressistes de l'Est où sévit la tyrannie (Ionesco, 1968 : 111-112).*

Les allusions aux écrits de Sartre sont d'ailleurs fréquentes dans les journaux ionesciens. Généralement Ionesco rejette ou même ridiculise les concepts-clés de la philosophie sartrienne. Comme preuve citons au moins cet extrait :

*Le caméléon change de couleur chaque fois que l'exige sa défense ; cesse-t-il d'être caméléon pour cela ? [...] Ainsi, depuis toujours, on est ; on ne devient pas ; l'essence précède l'existence ; les réactions diffèrent sans altérer cette essence ? L'histoire ne nous fait pas. Parfois même nous la faisons. [...] Un chat ne devient pas chat, il est dès sa naissance un chat, il se comportera comme un chat, rien ne pourra altérer sa nature de chat (Ionesco, 1967 : 177-178).*

Ionesco n'a pas de doutes. En regardant vers l'Est, Sartre et ceux qui le suivent ne voient pas la réalité ou, plutôt, ils ne veulent pas la voir. Ils n'écoutent pas les témoignages de leurs collègues de l'Est qui pour des raisons politiques ont passé, par exemple, plusieurs années en prison, dans une cellule individuelle, sans pouvoir bouger, ni ceux qui ont été arrêtés et condamnés pour avoir lu, dans leur pays, un journal français. Les philosophes et les hommes de lettres sartrisant ne veulent pas écouter ceux qui, par leur propre expérience, ont éprouvé la tyrannie qui s'est établie en Union soviétique.

## Conclusion

D'après Ionesco, après la seconde guerre mondiale, surtout dans les années soixante, malgré les apparences, il manque un véritable échange d'idées, spécialement entre les intellectuels français sympathisant avec le communisme et les hommes de lettres russes, qui ont connu les ombres du régime communiste. Par leur fascination aveugle de l'URSS, beaucoup d'écrivains français ne sont pas suffisamment curieux, ni vigilants, c'est pourquoi ils ne voient que la surface de la réalité orientale ou, tout simplement, ils voient ce qu'ils veulent voir. Les intellectuels russes, opprimés par leur pouvoir, sont donc incompris en France. On les abandonne au nom d'idées abstraites et fausses. Les intellectuels gauchistes

français ne connaissent pas le vrai visage de la Russie soviétique, ils ne sont pas capables de comprendre la situation des citoyens des démocraties dites populaires. C'est pourquoi Ionesco souligne le côté obscur du communisme : « Aucun Sartre, aucune Simone, ne pourrait admettre de présenter leurs textes à des comités d'adjudants, ou de généraux, en uniforme » (Ionesco, 1968 : 256). Ainsi, comme le conclut très bien Jeanyves Guérin, Eugène Ionesco « tient à inscrire son anticommunisme et son antisoviétisme dans la continuité de son antifascisme » (Guérin, 2009 : 43). Il est difficile d'en être surpris car l'auteur de *La Cantatrice chauve*, toujours vigilant, n'est pas dupe du « mensonge communiste ». D'ailleurs il ne permet pas de se laisser tromper par une quelconque autre idéologie dont le but est, selon lui, toujours le même, c'est-à-dire combattre ceux qui sont différents et ceux qui pensent autrement.

### Bibliographie

- Besançon, A. 2009. *Ecce homo*. In : Ionesco. Paris : Éditions Gallimard, p. 13-25.
- Bosquet, A. 1990. *La Mémoire et l'Oubli*. Paris : Éditions Grasset.
- Denis, B. 2000. *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*. Paris : Éditions du Seuil.
- Guérin, J. 2009. Ionesco et le théâtre de son temps. In : Ionesco. Paris : Éditions Gallimard, p. 39-51.
- Ionesco, E. 1967. *Journal en miettes*. Paris : Mercure de France.
- Ionesco, E. 1968. *Présent passé. Passé présent*. Paris : Mercure de France.
- Laignel-Lavastine, A. 2002. *Cioran, Eliade, Ionesco : L'Oubli du fascisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Sartre, J.-P. 1964. *Situations, VI. Problèmes du marxisme, I*. Paris : Éditions Gallimard.

### Notes

1. On peut citer, par exemple, Louis Aragon, Paul Eluard ou Pablo Picasso, voir le site du Parti Communiste Français : <http://www.le-politiste.com/le-parti-communiste-francais-pcf/> [consulté le 28 janvier 2019].
2. Cette constatation de Sartre a été pu0n le 15 juillet 1954 : <http://expositions.bnf.fr/sartre/grand/191.htm> [consulté le 28 janvier 2019].